

# De notre envoyé spécial en Haïti

## Les miraculés de Port-au-Prince

**Le bébé de la démocratie sur les bras, l'armée s'est empressée d'aller le faire baptiser à l'église. C'est encore l'euphorie mais la lutte pour le pouvoir sera féroce**

**C'**est une grande maison coloniale à flanc de colline, une flaque de blanc dans la verdure d'un jardin, un décor à la Tennessee Williams avec tourelles, colombages et dentelle de bois. Un refuge où les touristes raffinés viennent perdre la notion du temps et où des serviteurs noirs aux cheveux d'argent ont l'habitude de sourire et de se taire.

Mais ce matin le personnel aligné sous la véranda contemple les lumières de la ville comme les bougies d'un autel. Cuisiniers, blanchisseuses, maîtres d'hôtel, ils restent là en veste blanche et le torchon à la main, agenouillés à même les losanges du carrelage. « *Merci, Seigneur !* » Les bras tendus vers le ciel, la tête renversée, ils pleurent doucement et vous prennent les mains en répétant : « *Nous pas mourir, nous délivrés, merci, Seigneur !* »

Le bruit des réacteurs de l'avion est parvenu jusqu'à l'hôtel, Jean-Claude Duvalier quitte Haïti, quelques limousines bourrées de malles Vuitton, des enfants présidentiels endormis sur les banquettes, un petit carré de fidèles macoutes les armes à la main : le départ se voulait discret, ce fut une fuite honteuse à la lumière crue des projecteurs. Quatre jours plus tôt, Jean-Claude Duvalier distribuait de la soupe dans les quartiers de la capitale, une « *grande tournée populaire* » où il affirmait que son pouvoir était plus fort que jamais. Pauvre coup de bluff. Aujourd'hui, l'homme passe le regard vide sur la piste de l'aéroport, où l'attend un C 41 de l'US Air Force...

En ville, un tonton-macoute, fusil sur l'épaule, remonte sans hâte la grande rue pavée. Port-au-Prince ne connaît pas encore la nouvelle. Longtemps, la capitale va refuser d'y croire, malgré les messages à la radio et la présentation sur les marches du palais d'hommes en uniformes galonnés et les salves d'honneur qui saluent le nouveau régime. Il faudra attendre que les canons tonnent pour que la foule enfin comprenne et explose. Fulgurant changement.

Le premier char du carnaval est un camion de l'armée. Toute la matinée, des cortèges de marathoniens en transe vont imprégner les rues de sueur et de rhum. Mais la ronde passe par le cimetière et le carnaval va prendre un goût de cendre. Une flamme éternelle brûle

devant la tombe de François Duvalier. Les adeptes du vaudou savent qu'un cadavre déchiqueté perd aussitôt tous ses pouvoirs. Les manifestants arrachent les plaques de marbre, éventrent le caveau et en exhument le cercueil. Vide. Deux ans plus tôt, les cendres de Papa Doc ont été transférées au panthéon présidentiel. Peu importe. Après avoir écorché à mains nues le mausolée de pierre, les manifestants iront crier dans les quartiers que le squelette « découvert » portait encore sur lui son collier de diamants et son revolver.

A quelques mètres de là, le cadavre du général Gracia, ancien dignitaire du régime, a été abandonné au soleil. « *Nous avons été à l'école de la violence pendant vingt-neuf ans*, dit sèchement un manifestant, *nous ne faisons que réciter la leçon.* » Deux coups de feu claquent à la sortie du cimetière. Un homme tire au fusil à gros calibre sur la foule qui encercle sa maison. Trois mille personnes, les mains hérissées de lourdes pierres et de gourdins à clous, dégoulinent le long des ruelles. La chasse aux tontons-macoutes a commencé...

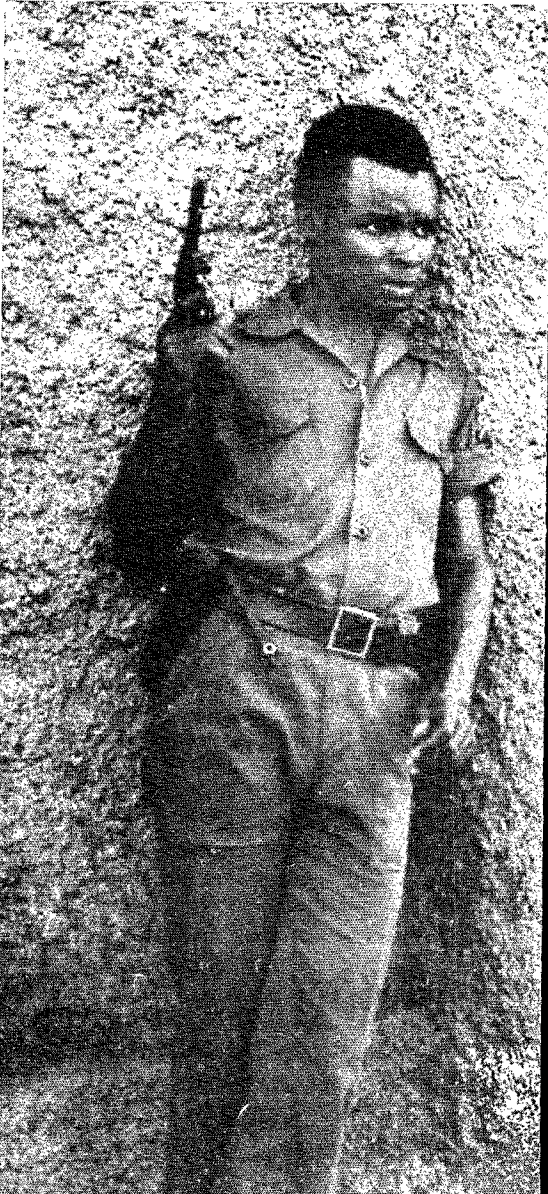
Un homme me tape sur l'épaule : « *Vous êtes journaliste ? Dites-moi, comment concevez-vous l'événement ?* » Il parle d'une voix tranquille, marquée d'un fort accent créole. « *Voyez-vous, l'Histoire doit passer par toutes les phases, et la dernière est forcément celle de la comédie...* » Il dresse un doigt sentencieux : « *Ça, c'est du Tchekhov, monsieur...* », et il disparaît.

L'armée est arrivée à temps. L'étau vivant des manifestants allait se refermer. Les soldats ont arraché un macoute, gris de peur, les mains serrées sur une dérisoire bassine de plastique jaune qu'il tient au-dessus de sa tête pour se protéger des projectiles. L'instant d'après, la foule met en pièces la maison du miraculé. Ailleurs, les manifestants promènent une tête de milicien au bout d'une pique, certains sont lapidés et brûlés, les autres se rendent à l'armée ou prennent le maquis. La chasse aux macoutes a fait plus de cent morts, dont des civils tués par les balles de leurs victimes.

Le jour même de son investiture, le Conseil national du Gouvernement décrète le couvre-

feu, dissout le corps des VSN (tontons-macoutes) et libère les quelques prisonniers politiques encore détenus. « *Respect absolu des droits humains ; liberté de la presse ; syndicats libres ; partis politiques structurés...*, annonce le général Henri Namphy, chef de la junte militaro-civile. *Le pays aspire à une constitution libérale, à un pouvoir législatif issu d'élections libres et à une élection présidentielle au suffrage universel direct.* » Le nouveau pouvoir fait assaut de démocratie, mais sur les six membres du Conseil cinq sont issus du duvaliérisme, dont quatre militaires. Gérard Gourgue, président de la Ligue des Droits de l'Homme, apparaît comme la seule caution du gouvernement. Le général Namphy, connu comme un modéré, n'a pas d'expérience politique dans un pays où le règne de Duvalier a toujours tenu l'armée soigneusement écartée du pouvoir. Les colonels Max Valles et William Regala représentent la tendance technocratique de l'armée ; Alexis Cineas, ancien

*L'armée a mis fin au pillage et au massacre des tontons-macoutes*



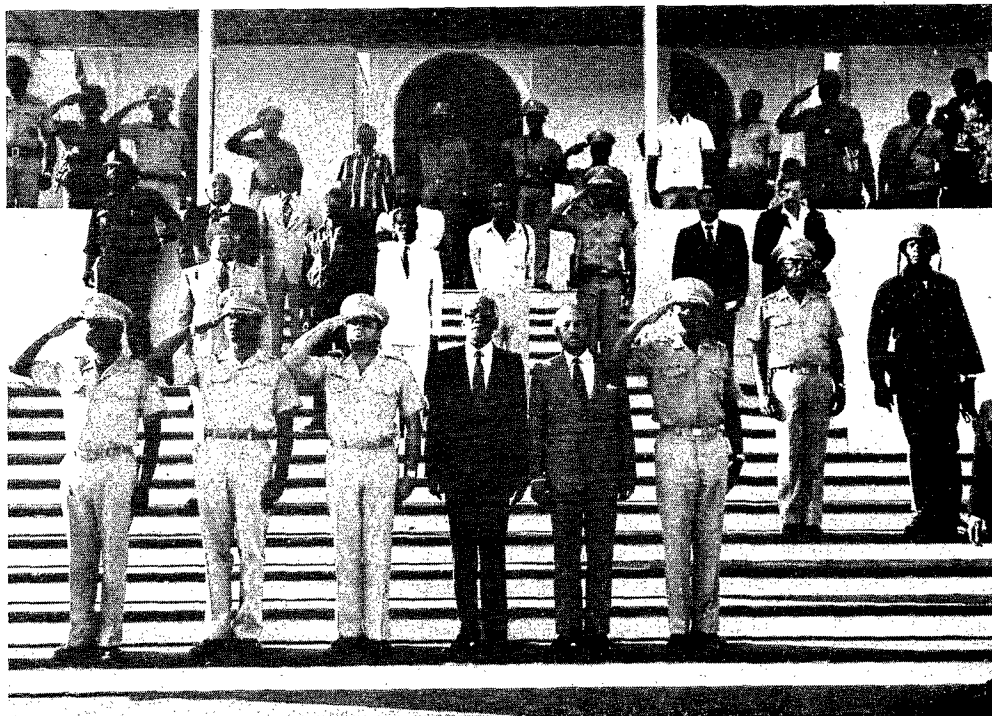
●

**« Le retour des exilés communistes risque de mettre de l'huile sur le feu »**

# u-Prince

ministre en désaccord avec l'ex-président, a été écarté l'an dernier du gouvernement. Le colonel Prosper Avril, lui, était jusqu'alors un « jeanclaudiste » convaincu. Un gouvernement Duvalier sans Duvalier ? « Non, il s'agit d'éviter la fracture du pays en deux et d'écarter toute idée de revanche », explique Rosny Desroches, prédicateur protestant et ministre de l'Éducation.

De fait, le général Namphy ne cesse de répéter que « le Conseil, animé du plus pur désintéressement, se veut un gouvernement provisoire ». En clair, l'armée ne tient pas à garder le pouvoir. Le régime Duvalier est tombé de l'intérieur : la pression américaine et les émeutes populaires n'ont fait qu'accélérer un lent pourrissement. Le bébé de la démocratie sur les bras, l'armée s'est empressée d'aller le faire baptiser à l'église. Quelques heures après son investiture, le général Namphy a reçu les évêques. Premier objectif : obtenir la puissante intervention de l'Église pour rétablir le calme



La junte militaro-civile du général Henri Namphy

dans le pays. Depuis, Radio-Soleil et la télévision nationale diffusent régulièrement des messages d'apaisement. « Le gouvernement a besoin d'être soutenu. Ce n'est pas le moment de le bouder, confie l'un des plus hauts dignitaires religieux du pays. Le gouvernement a

obtenu la caution de l'Église : mais c'est un crédit de départ. Nous les verrons à l'œuvre. Le Conseil sait qu'il reste à l'épreuve. » L'Église au pouvoir à Haïti ? « Le nouvel Etat va être sans doute alimenté idéologiquement par l'Église : une forme d'éthique de transition et de contrôle », explique Rosny Desroches.

Première conséquence : le pardon aux maoutés. Pas question pour le moment de « poursuivre des exécutants », confirme Gérard Gourgue, membre du Conseil national. « Ce ne sera pas, en tout cas, la justice de Robespierre ou de Saint-Just mais une justice raisonnée. » Autre écueil : la présence à l'étranger d'une diaspora de près d'un million de personnes. Beaucoup d'exilés vivent encore sous le choc passionnel de la dictature de Papa Doc. Leur retour massif « risque de mettre de l'huile sur un feu mal éteint », indique Gérard Gourgue. Il faudra donc fixer les critères pour le retour au pays ; faire la différence entre vrais et faux exilés politiques ». En réalité, le retour — en toile de fond — des exilés politiques communistes inquiète le pouvoir. Les États-Unis comme l'Église accepteraient difficilement la création officielle du Parti en Haïti. « Nous sommes devenus tellement sensibles sur le problème des libertés qu'on percevait l'instauration du parti communiste comme une nouvelle atteinte à ces libertés », sourit un membre du clergé.

A Gonaïves, « pivot de la révolution », comme le proclame une banderole, les jeunes ont accueilli le héros de la ville, Pollux Saint-Jean, à sa sortie de prison. Manifestations de joie mais aussi — déjà — premiers signes de résistance. « Nous n'aimons pas cette junte trop réactionnaire. On ne la laissera pas faire », confie un des responsables du bidonville de Rabotau.

« La grogne va s'amplifier si on ne va pas aux élections très vite, grimace un haut fonctionnaire du gouvernement. Pour le moment, c'est l'euphorie de l'après-Duvalier. Mais la course au pouvoir va être féroce. »

JEAN-PAUL MARI ●



Photos Jean-Claude Francolon-Gamma